

Supplément à *l'en dehors*, bi-mensuel, n° 202-203, 15 mars 1931.  
S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration  
-:- -:- à E. ARMAND, cité Saint-Joseph, 22, ORLÉANS -:- -:-

(n° 3)

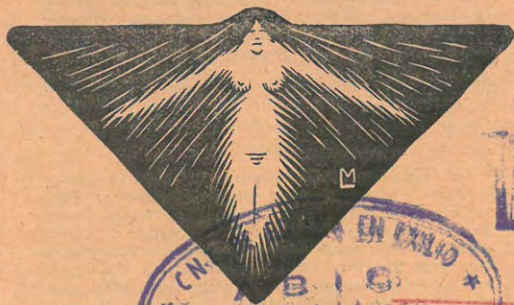
Le Professeur Camillo BERNERI

AEP - CDHS  
BARCELONA

# le péché originel

Bois-gravé de L. Moreau

Traduction E. ARMAND



EN EXILIO  
Núcleo del Aliado  
COMISIÓN DE REDES  
PRIX 25 centimes

DEUXIÈME TIRAGE



Lisez et faites lire

## ***l'en dehors***

Un exempl. 0 fr. 90 (extérieur 1 fr.)

ABONNEMENT MINIMUM :

un an 10 fr. 50 (extérieur 15 fr. 50)

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE :

à 3 exempl. de chaque numéro : un an 25 fr.  
(extérieur : 36 fr.)

à 5 exempl. de chaque numéro : un an 36 fr.  
(extérieur : 52 fr.)

### **Collections**

*L'en dehors* du début au n° 192-193 (15 octobre 1930), en tout 145 numéros, envoi recommandé. . . . . 75 fr.

### **Brochures de propagande :**

30 brochures ou tracts assortis.  
franco et recommandé. . . . . 6 fr.

Amour Libre, Liberté sexuelle, Combat contre la Jalousie, Camaraderie amoureuse, Homosexualité, Nudisme, Féminisme.

10 brochures et tracts, recommandé : 6 fr. 50.

### **La thèse de la « camaraderie amoureuse ».**

Par *camaraderie amoureuse*, les individualistes à notre façon entendent plus spécialement l'intégration dans la camaraderie des diverses sortes de réalisations *sentimentalo-sexuelles*. Autrement dit leur thèse de la camaraderie amoureuse comporte un *libre contrat d'association* (résiliable selon préavis ou non, après entente préalable) conclu entre des individualistes anarchistes de *sexes différents*, possédant les notions d'hygiène sexuelle nécessaire, dont le but est d'*assurer* les co-contractants contre certains aléas de l'expérience amoureuse, entre autres : le *refus*, la *rupture*, la *jalousie*, l'*exclusivisme*, le *propriétarisme*, l'*unicité*, la *coquetterie*, le *caprice*, l'*indifférence*, le *filtre*, le *tant pis pour toi*, le *recours à la prostitution*.

**C. BERNERI**

AEP - CDHS  
BARCELONA

## **le péché originel**

Dieu créateur de l'homme condamne la génération, origine des êtres humains. Dieu qui, en Adam, créa le mâle et en Eve la femelle, condamne l'homme et la femme qui, dans le baiser, se fondent en une seule chair. L'absurdité est évidente. Le finalisme, base de la philosophie naturelle de la religion chrétienne, est foulé aux pieds. Le pessimisme imprègne l'idée hébraïque du péché originel, mythe universel parce qu'universelle est la douleur de l'homme, qui se demande : la vie est-elle un bien ?

Le péché originel est le péché des sexes, créés différents pour se réunir. L'archétype humain, dans le mythe hébraïque des origines humaines, n'est pas asexuel. La nécessité naturelle des origines et de la perpétuation des espèces par le moyen du coït est, dans ce mythe, manifeste. Dieu donne à l'homme le paradis éternel, mais terrestre. Dieu crée le soleil et les étoiles et les bêtes sauvages pour l'homme. Il en fait le roi de la terre. La Genèse est anthropocentrique. Le pommier a crû sur le terrain divin. Le serpent ne peut être que Dieu incarné sous une forme bestiale. Si Dieu est tout puissant, l'accouplement d'Adam et d'Eve appartient à la sphère de la volonté divine. Si Dieu n'est pas tout puissant, Adam et Eve sont libres à partir du moment où leurs sexes se reconnaissent et s'unissent. Ce n'est pas de la révolte des anges qu'il s'agit ici, c'est la nature qui se fait histoire. L'homme a pris possession de la terre, non en descendant du ciel, mais en sortant de l'Eden. Le mythe disculpe Dieu du mal, l'acquitte du crime de la douleur universelle. Le mythe dit à l'homme : « Tu pouvais jouir du bonheur immobile du primitif, de l'âge d'or éternel et tu n'as pas voulu. Tu as souffert et tu souffriras parce que tu t'es fait humain. »

Voilà pourquoi l'Eglise bénira la fécondation et maudira les organes fécondateurs. Elle bénira la fonction et maudira les instruments de la fonction.



« Croissez et multipliez ! » — tel est le commandement biblique, mais un S. Bernard dira : « l'homme n'est autre chose qu'un sperme fétide ». Durant des siècles et des siècles les organes de la génération seront qualifiés de « honteux », spécialement ceux de la femme, cependant à demi-cachés. R. de Graef, dans la préface de son célèbre traité sur les organes génitaux féminins, croira nécessaire de s'excuser de traiter ce sujet. Et ceci en 1672. Un siècle plus tard, Linné, dans son *Traité de la Nature*, exclura de la nature, lui le naturaliste insigne, les organes génitaux de la femme, comme étant « chose abominable ». La fureur monastique contre la fille du Diable pénètre et demeure longtemps dans le domaine de la science. A l'époque de la Renaissance, l'esprit classique avait atténué l'ombre claustrale projetée sur les mystères du sexe et de la génération. Rolfincius (1664), médecin, qualifie de *sacrés* les organes sexuels de la femme, mais la condamnation ascétique retrouve bientôt sa vigueur. Le dogme papiste de la virginité de la mère du Christ est moderne. Au Moyen Age, on soutient que Jésus est né des seins de la Madone. Aussi est-ce une voix solitaire que celle du moine Retramme, affirmant en 850 que le canal des organes sexuels a été la voie naturelle par laquelle s'est opérée cette naissance sacrée, acte sanctifiant les organes eux-mêmes. La Vierge-Mère est la condamnation et de la femme et de la mère, comme le Christ-Dieu est la crucifixion ecclésiastique du Christ-Homme.

Le christianisme occidental assassina Eros, mais si le monachisme est d'origine orientale, il insuffla dans l'église d'Orient l'esprit hellénique. Un S. Clément, de la grecque Alexandrie, reconnaîtra comme sacrée la nature humaine totale, tant le sein gonflé de lait que la vulve qui absorbe le sperme. Il affirme la dignité de la femme, parce qu'il proclame la sainteté de la mère. Un S. Augustin, de Carthage la romaine, verra dans les organes sexuels le symbole du péché primitif et les qualifiera de honteux. Il séparera, parlant de la génération paradisiaque, l'acte de la génération du désir sexuel. L'acte sexuel est assimilé au geste du semeur : un travail. Le vagin acquiert, dans ce système, l'impassibilité du sillon. La chair de la femme doit être froide comme la terre.

Pour presque tous les pères de l'Eglise la femme sera, comme pour Tertullien, la porte de l'enfer. La condamnation de l'amour,

l'exaltation de la chasteté, le fétichisme virginal, le célibat ecclésiastique : voici l'Eglise dressée contre la société et la nature. La nature se vengea. L'amant de la Madone sera un prêtre ou un moine satyriaque ; l'odalisque du Christ sera une nonne nymphomane.

On a mis Eros à la porte des couvents de femmes, mais un Concile devra interdire aux religieuses de coucher à deux dans le même lit. Et selon la règle de Saint Césaire d'Arles aucun vêtement masculin ne peut être introduit dans un couvent féminin. La chasteté monacale qui fait un péché d'intention de laver ou raccommode une paire de caleçons d'homme, n'est pas la chasteté vraie mais l'abstinence : c'est la virginité inquiète morbide ; celle qui faisait se rouler Madeleine de Pazzi sur des fagots d'épines, celle qui amenait Angela di Foligno à se couvrir de charbons brûlants les parties sexuelles ; celle qui induisait Sainte Thérèse à adresser à « l'époux divin » des phrases délirantes, plus aptes à décrire l'orgasme voluptueux qu'à dépeindre l'extase mystique du cœur et de la pensée. Au lieu d'en faire des anges, l'ascétisme monacal abêtît hommes et femmes.

L'obsession érotico-ascétique aperçut partout le péché, parce que partout se dressaient devant elle des fantômes érotiques. La chair et l'esprit furent séparés arbitrairement mais la chair devenait bien plus rapidement diabolique que l'esprit ne se tournait angélique, si bien que les ascètes furent des misogynnes. Tout en désirant le féminin, ils maudirent la femme. Les religieuses, renonçant à l'homme, délirèrent en proie à de fantastiques accouplements avec le diable. Et le Christ, beau et nu, fut l'Apollon qui eut son entrée dans les cellules des nonnes en extase. Les cilices et les jeûnes n'émasculèrent pas les moines qui se rejétèrent sur l'amour socratique ; il fut interdit aux prêtres d'avoir des « sœurs » auprès d'eux : Amour sacré et amour profane, extases spirituelles et turgescences sexuelles expaspérées, efforts ascétiques et chutes bestiales, Dieu et le sexe, les cieus et la chair en ce qu'elle présente de plus intime : tout se confondait en égarements obscènes et insensés. Ce fut sur le terrain de l'ascétisme érotico-mystique que se développa le moralisme hypocrite.

Pas d'amour hors mariage : tel fut le commandement de l'Eglise, qui cloua les ailes de Cupidon, *ex lege*, à toutes sortes de poteaux ; qui incrimina féroceement les adultères, les punissant des supplices les plus barbares ; qui déclara *honnête* la



mère mariée et *déshonnête* la mère non mariée condamnant les enfants naturels à l'opprobre général, leur fermant la porte de la prêtrise.

La morale catholique condamne l'adultère avec une mentalité juridique, avec une sévérité hébraïque. Il n'est pas d'adultère à l'égard de l'amant, mais seulement à l'égard du mari, c'est-à-dire à l'égard du mariage, institution sociale sacrée et inviolable. La femme n'est pas seulement la chose du mari, mais aussi la chose de la société. La femme est destinée à être l'épouse du Christ ou celle de l'homme — une vierge ou une mère féconde, éternelle mineure soumise au père de famille, *pater familias*.

L'Eglise, aux millions de membres renonçant — au moins théoriquement — à accroître la population, se montrera sévère contre toute pratique anticonceptionnelle. Au nom de la parole biblique qui la condamne à enfanter dans la douleur elle imposera la maternité à la femme qui a renoncé à rester vierge. Voici l'Inquisition naturelle *per secula seculorum*. Eve a péché dans sa chair et sera punie dans sa chair. L'apparent conflit entre la glorification des eunuques et des vierges, et le commandement « multipliez-vous », se résout selon une logique féroce. Le péché originel est le premier acte sexuel. Les deux premiers êtres humains ont renoncé à l'Eden pour la terre, à l'éternelle quiétude pour entrer dans l'histoire, et c'est d'eux qu'elle date. Ce fut Eve qui tenta l'homme et elle en sera châtiée. Du canal où pénètre l'organe voluptueux sortira le fruit douloureux. La femme gémit de volupté, mais elle hurlera de souffrance en restituant la semence transformée en être vivant. Le néo-malthusianisme est la soustraction d'Eve à l'éternelle damnation. C'est le fruit savoureux sans le châtement. C'est la terre devenue un Eden et le Paradis sans l'enfer. L'adultère se butte contre cette sentence : « Tu seras à un seul et son esclave ». La volupté est un péché, qui se rachète par des douleurs physiques, des peines morales, de continuel renoncements et la résignation la plus passive. Esclavage matrimonial et maternité obligatoire : tel se présente le purgatoire anticipé, pour sauver des peines éternelles de l'enfer. Les Romains emmurraient vives les Vestales qui manquaient à leur vœu de virginité. L'Eglise a fait du mariage le tombeau de la vierge manquée. La maternité lapinesque. l'obéissance servile au mari punissent chez toutes les femmes le péché de la première femme mythique. L'exaltation de la fé-

condité par amour de la fécondité est d'ordre civique, non point ecclésiastique.

Lorsque les prêtres tonnent contre le préservatif, qui encourut les foudres d'un pape du XIX<sup>e</sup> siècle, s'ils ont une préoccupation religieuse, elle est d'ordre inquisitorial ; ils ne pardonneront jamais à Eve d'avoir séduit l'homme « fait à la ressemblance de Dieu », l'homme qui était un demi-ange et qui devint un mâle tout bonnement, à cause d'Eve qui exigea, pour prix de sa nudité, qu'il la couvrit de caresses, entremêlées de baisers. Le courroux de Dieu s'alluma contre Adam : « tu travailleras à la sueur de ton front ». Mais l'homme fit de la femme son premier animal domestique. Elle sua pour lui et engendra. Elle lui donna les fruits de la terre et les fruits de son corps. L'homme était robuste et brutal, mais Eve se fit coquette et rusée. Tout en simulant et en dissimulant elle aurait fini, à son tour, par domestiquer son maître. Or, le prêtre ne se lassa pas de dire à ce dernier : « Elle a été tirée de ton flanc, c'est elle qui t'a damné, c'est à cause d'elle que tu as perdu l'Eden ». Et l'homme en vint à maudire sa propre chair : le sexe. Il chercha à gagner le paradis en s'isolant dans des déserts, sur des rochers, au fond des grottes, mais son imagination surchauffée peupla ces solitudes de belles nudités dansantes. L'homme en vint à haïr la femme, autrement dit : la terre faite chair, l'histoire réduite à des relations de famille, la vie sociale réduite au mariage. Le moine murmurait à son oreille : « Sous cette chair aux belles formes il y a un squelette, sous cette peau tendre et rose il n'y a que pourriture et infection ; les joies qu'elle te peut dispenser sont éphémères et bien peu de chose, en comparaison des béatitudes immenses et éternelles des *bienheureux* ».

L'homme se fit anachorète, moine, prêtre. Abandonnée, Eve chercha Dieu mais aimait son Fils, commit adultère avec lui, l'amant divin, insatiable et infatigable. L'homme aimait Dieu, mais lui préféra la Vierge. Misogyne, il se fit mariolâtre. Puis l'Hellade souffla son vent brûlant, tout imprégné du parfum des roses éternelles ornant les autels de Priape et de Vénus. L'homme bardé de fer s'était battu à mort pour conquérir la faveur de la femme noble ; devenu poète, il chanta Eve dominatrice, en Provence et en Sicile. Dans l'Italie hellénisée de la Renaissance, Eve triompha. Mais chaque fois qu'elle sortait de la froide pénombre du cloître, ou du gynécée ou qu'elle tentait de relever la tête devant le père, le frère aîné ou le mari, la Bible se présen-



taut pour l'accabler, les moines pour l'avilir, l'Inquisition pour la brûler comme sorcière, la fustiger sur les places publiques comme adultère, la plonger dans l'eau glacée comme prostituée. Le Christ avait relevé Madeleine, pris la défense de la femme adultère ; l'Eglise, elle, la replaçait sous la lapidation d'Israël.

La morale traditionnelle : voilà la chaîne qui entrave les mouvements d'Eve. Le prêtre la lui a rivée aux pieds. Les lois — influencées par le prêtre — les mœurs — créées par lui — ont contraint la femme au célibat monastique, à la virginité mal supportée de la jeune fille, à la résignation servile de l'épouse ni aimée ni amante, au mariage imposé par les parents.

Le non-conformisme amoureux fut condamné par les lois et par l'opinion publique parce que, au commencement, l'Eglise et la politique, le dogme et les lois, le rite religieux et l'obligation civique étaient unis. La fille-mère sera condamnée parce qu'elle a conçu hors du mariage, parce qu'elle a aimé par amour et non pour procréer. La femme divorcée, séparée de par sa volonté propre sera sévèrement jugée, tandis que n'encourra aucun blâme le mari répudiateur. La femme adultère sera jugée beaucoup plus sévèrement que l'homme adultère. On considérera comme un crime moins grave le meurtre de la femme par le mari, que le meurtre du mari par la femme ; et tout cela parce que l'Eglise a *damné* la femme.

La folie des ascètes et des mystiques, l'hypocrisie des prêtres, les sophismes des théologiens moralistes ont contribué à pervertir les mœurs, à inhumaniser les lois, à compliquer les problèmes sociaux. La chasteté prématrimoniale des femmes a multiplié le nombre des prostituées, le célibat des curés et des moines a augmenté le nombre des vieilles filles. Le moralisme des prêtres a engendré partout la *pruderie*. Si l'éducation sexuelle est encore dans son enfance, la faute en est au moralisme catholique. Le confesseur peut demander à une fillette si, couchant avec une amie, celle-ci l'a caressée et à quel point du corps — et vice versa — mais si une mère parle à son fils qui a découvert un certain usage de sa main droite, des dangers de cet usage ; si un professeur parle de maladies vénériennes à un auditoire d'élèves dont la dixième partie est blennorragique : le prêtre crie au scandale !

Là où jaillit une lueur d'éducation sexuelle, le prêtre survient, muni de son éteignoir d'arguments captieux et de suggestions traditionalistes.

On ne fera jamais assez pour revendiquer la sainteté de la maternité consciente, le droit de la femme à l'amour, l'importance secondaire de l'abstinence sexuelle par rapport à la chasteté de l'imagination, la valeur nulle de la virginité physique séparée du parfum de l'honnêteté morale.

Ce qui est « péché » dans les rapports sexuels, c'est la violence, c'est la tromperie, c'est la vénalité, c'est l'infection vénérienne, c'est la procréation d'êtres déformés et tarés. Le « péché sexuel » est ce qui nuit à l'homme ou à la femme, ou à l'un et à l'autre, ou à la société. L'inceste est un « péché » *engénique*, un « péché » par rapport à l'espèce. Si le couple incestueux est stérile, s'il ne se donne pas en exemple, il ne « péche » pas ; il est tout simplement une exception à la règle, par anomalie congénitale ou par anomalie circonstancielle. Un pédéraste qui s'abstient — au prix d'un grand effort de volonté — d'initier des jeunes gens « séductibles » à l'amour homosexuel est moral, alors qu'est immoral le mâle sexuellement normal qui ne s'abstient pas de séduire des jeunes filles, leur laissant le fardeau d'une situation exceptionnelle.

La fiancée qui, jalouse de sa virginité, met son fiancé dans l'alternative de se servir de prostituées, de pratiquer l'onanisme ou de souffrir dangereusement par abstinence sexuelle, — cette fiancée peut être moralement saine, mais sa conduite est absurde et, socialement parlant, immorale. La mère qui élève ses enfants avec amour et intelligence, mais a recours à l'avortement parce qu'elle ne se sent pas capable d'un effort qui assure au nouveau-né les mêmes soins que ceux dispensés à ses autres enfants, est morale ; alors qu'est immoral son compagnon qui par égoïsme érotique, met sa femme enceinte, l'exposant aux risques et aux périls des pratiques abortives.

Est moral le syphilitique qui, par crainte d'infecter la femme qu'il aime, s'abstient de rapports sexuels avec elle, mais a besoin, pour y réussir, de se livrer périodiquement à la masturbation ; est au contraire immoral le syphilitique qui a des rapports complets avec d'autres femmes, sans s'inquiéter des possibilités de contagion. Une invertie qui se sacrifie des années durant pour subvenir aux besoins de son amante, malade et à l'hôpital est morale ; alors qu'est immorale la femme, sexuellement normale, qui ne consent pas le plus léger sacrifice pour alléger la peine du mari ou de l'amant qui s'épuise pour la maintenir dans l'aisance. Et ainsi de suite.



L'inversion sexuelle n'est pas un « péché », mais une *anomalie*. Le couple homosexuel n'est pas immoral, mais anormal, comme l'est, par exemple, celui constitué par un bossu et une boiteuse. Un impuissant qui s'unit à une femme ardente ; une frigide qui s'unit à un sensuel ; une stérile consciente de son insuffisance, qui s'unit à un homme désireux de progéniture : tous ceux-là sont des immoraux. On peut être un inverti et être noble d'esprit, chaste corporellement et luxurieux cérébralement, sexuellement normal et immoral. Voici toute la morale sexuelle : ne pas se laisser *dominer* par les sens aux dépens des sentiments et de l'intelligence ; faire économie de notre énergie, de façon à ne pas tarir ou corrompre les sources du plaisir ; ne pas nuire à autrui.

Il n'y a aucune raison logique de considérer comme obscène ou vicieuse une pratique sexuelle qui nous étonne, nous surprend ; que nous n'aimerions pas pratiquer pour notre compte. L'œuf pourri, délice gastronomique des chinois, révolte l'estomac du plus acharné mangeur européen d'escargots. L'intimité érotique possède ses œufs pourris et ses escargots, et il est puéril d'essayer de classer les formes du plaisir en normales et anormales, honnêtes et déshonnêtes, admises ou obscènes, etc., lorsqu'on traite des modes de rapports, et non de leur cristallisation ou de leur frénésie.

Si l'hypocrisie humaine en matière sexuelle n'était pas aussi grande, certaines « coutumes » sexuelles — qui passent pour des monstruosités dans les livres de certains ingénus ou moralistes — qu'avoueraient d'ailleurs bien peu de leurs pratiquants — s'avèreraient presque universelles. Ce qu'on appelle *moralité sexuelle* n'est généralement que le comportement d'un certain peuple, d'une certaine classe, à une certaine époque.

La morale positiviste traduit « ne forniquez pas » par ce précepte : — ne soyez pas esclaves des vices ; en entendant par « vice » la perversion sexuelle qui mue en *fétichisme* la sympathie sexuelle à l'égard d'une partie du corps ou d'une forme de plaisir.

En ce qui concerne l'adultère, la morale positiviste dit avec le Christ : *ne jugez pas* ; c'est-à-dire : ne condamnez pas.

La femme qui dissimule l'adultère par *crainte*, ou par *intérêt* s'apparente à la femme primitive de la tribu polyandrique et à la prostituée. La femme adultère qui dissimule l'adultère par *pitié* à l'égard de l'homme avec lequel elle cohabite, ou par

amour pour ses enfants, tout en souffrant énormément d'être adultère par rapport à son amant — cette femme-là est morale dans sa douleur. Le commandement : « ne désire pas la femme d'autrui », veut dire : avant d'enlever sa femme à l'homme qui l'aime, considère si ton amour pour elle et le plaisir que tu trouveras dans cet amour, est tel qu'il compense et la douleur causée à l'homme esseulé et les inconvénients dont la femme souffrira.

En dehors de cet examen de conscience, l'adultère n'est pas un « péché » quand il aboutit à la formation d'un nouveau couple ; quand il demeure un fait caché et incomplet, son immoralité consiste dans la fausseté des situations, dans la gymnastique des simulations qui fourvoie et humilie le caractère, et dans les désavantages de la situation créée, lorsqu'elle aboutit à troubler et diminuer les activités supérieures de l'esprit.

Qui aime et est aimé, qui est satisfait physiquement et sentimentalement, est fidèle, du moment qu'il jouit d'une bonne santé et d'une bonne humeur. L'heureux, l'heureuse doivent réfléchir à ce qu'il adviendrait si, mal accouplés, ils rencontraient, à un détour de la vie, celui ou celle qui est — ou paraît être, ce qui est la même chose — « leur idéal ».

La moralité, concernant l'adultère, commence avec le désir de l'homme pour la femme d'autrui, avec le désir de la femme pour l'homme d'autrui — d'où la lutte entre le désir et la volonté de lui résister. Là où ce conflit n'existe pas — c'est *l'amoralité*. L'immoralité implique la moralité, la moralité implique l'immoralité. S'il n'y avait pas de péchés d'intention, il n'y aurait pas de pratique vertueuse.

Le mythe du péché originel a corrompu et corrompt encore la morale de l'amour. L'amour ne saurait être *travail*, mais *amusement*, parce que qui dit travail dit peine. La maternité n'est pas la peine d'un péché et un devoir, mais une souffrance (qui peut être largement compensée) et le besoin de donner naissance à un nouvel être. Si nous sommes nés sans le vouloir, cela n'implique pas pour l'avenir le droit à la naissance inconsciente. Le problème de l'harmonie sociale n'est pas dans le nombre mais dans la qualité et la possibilité de développement. Le couple « respectable » est le couple qui « s'aime », qui profite à la société en lui donnant l'exemple de son harmonie, en lui présentant une progéniture saine, robuste, bien éduquée.

Dieu périra, les dogmes seront exposés dans les musées comme de monstrueuses araignées, les prêtres seront tués par le soleil ; la morale traditionnelle, autoritaire, intolérante sera remplacée par la morale critique et libertaire. Eve alors sera belle, parce qu'elle ne sera déformée ni par les excès du travail, ni par les privations, ni par la mentalité lapinesque. Eve sera alors paisible et bonne. Et c'est comme femme que l'adorera Adam ; c'est-à-dire comme amante et comme mère.

Les noces seront pudiques. Sans foule indiscreète ni cérémonies ridicules, dans l'isolement, le couple se formera, se possèdera, dans la réciprocité du désir. En contemplant le ciel azuré ou palpitant d'étoiles, les amants-compagnons recréeront le mythe du premier amour humain. Ils penseront à un Dieu et à un Paradis des amants, car il leur paraîtra magnifique, ce rêve d'un jardin immense, dont on parcourt sans cesse les prés fleuris et les buissons odorants, ne s'arrêtant que pour jouir et souffrir dans la jouissance, sous les regards bienveillants des fleurs et du ciel, sans heures ténébreuses, dans une éternelle béatitude. Et il leur semblera que ce n'est pas par hasard, mais par le fait d'une prédestination, que leur amour s'est épanoui. Ils aimeront rêver ces choses. Ce sera de la poésie religieuse, non une croyance religieuse.

Ce sera, non *le jugement universel*, mais *l'universelle renaissance*. Toute la terre alors sera un Eden, car le travail l'aura rendue riche et l'amour l'aura rempli de chants joyeux, de ronds d'enfants sains et gais et de couples, qui surprenant d'autres couples dans l'impétuosité de la volupté ou dans l'extase de la tendresse, s'écarteront d'un pas léger, pour ne pas les interrompre, avec un sourire de bonté et de compréhension, mûs par une joyeuse espérance ou une nostalgie sereine.

AEP - CDHS  
BARCELONA

Le gérant : O. Ducauroy.



Imprimerie « La Laborieuse ».